

Rébellion sur canapé

ESSAI Philosophie du canapé.

Comment vivre une vie détendue, par Stefano Scrima, traduit de l'italien par Philippe Audegean, Rivages, 126 p., 16 euros.



●●●●● Stefano Scrima (*photo*), écrivain, philosophe et musicien italien pour la première fois traduit en français, n'en est pas à son coup d'essai. Parmi ses œuvres figurent « l'Art de désobéir » et « le Philosophe paresseux », préludes à ce court et truculent essai qui changera radicalement votre regard sur la vie... et sur votre canapé. Scrima est un ailurophile qui ne se prend pas au sérieux et refuse l'appellation de « philosophe » de peur d'être assimilé à ceux qui « pérorent sur tout et n'importe quoi dans les talk-shows généralistes ». Il lui préfère celle de « métaphysicien » et c'est sous l'égide du grand Charles (Bukowski), son « maître de vie », qu'il s'emploie à nous démontrer, avec le renfort de Cioran, Gontcharov, Morand, Proust, Lucio Dalla, Balzac et bien d'autres, que le canapé est le lieu idoine pour se rebeller contre « le dogme contemporain de l'activité, de la réactivité, de la proactivité » qui émane d'un système (capitaliste) où le salariat n'est autre qu'« une nouvelle version de l'esclavage ». Pour Scrima, devenir « canapéophile » est le meilleur moyen de s'émanciper de la « volonté commune » dont nous sommes prisonniers, d'accéder au cœur de notre être et partant, à la liberté. Moralité : « L'oisiveté est la mère de toutes les vertus. » **Véronique Cassarin-Grand**

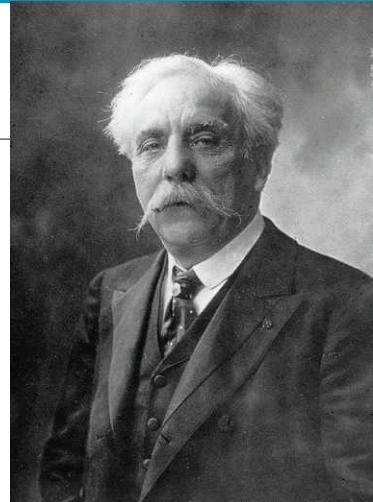
Fauré intime

CORRESPONDANCE

Lettres à Marie (1882-1924),

par Gabriel Fauré, éditées par Jean-Michel Nectoux, Le Passeur, 576 p., 25 euros.

●●●●● Rien de plus émouvant que de célébrer le 100^e anniversaire de la mort de Gabriel Fauré (1845-1924, *photo*) en publiant les lettres qu'il adresse à sa femme Marie Frémiet, peu rancunière sur ses infidélités. Un journal de bord écrit dans une langue colorée, qui relate les affres du métier de compositeur, les tournées en France et à l'étranger. On découvre Fauré visiteur de musées, promeneur citadin, épingleant ici Manchester « ville noire, enfumée,



embrouillardée, terrible ! », goûtant là une vue imprenable sur le lac Majeur « C'est à crier tant c'est beau ». Et que de portraits savoureux du monde musical ! Théodore Dubois « un triple idiot, un crétin » ; « Thérèse » de Massenet « rinçures d'un art déjà pitoyable par lui-même » ; « Salomé » de Richard Strauss « œuvre extrêmement prenante et neuve ». Même devenu sourd, il avait l'oreille, Fauré ! **Philippe Cassard**

Le déserteur

ÉTRANGER **Guerre et pluie**,

par Velibor Čolić, Gallimard, 288 p., 22 euros.

●●●●● Comment dire la guerre ? C'est le combat de Velibor Čolić (*photo*), né en 1964 en Bosnie. « La guerre est cette sueur et ce pus, ce vomit et cette puanteur. Ongles sales et dents pourries. » Guerre contre la maladie, dans la première partie de ce récit où tout sonne vrai, mieux que la vérité elle-même, dans les hôpitaux bondés ou les ruelles grises

de Bruxelles. Le narrateur souffre d'une maladie rare, en pleine période de pandémie. Puis l'auteur des « Bosniaques » raconte comment la guerre l'a surpris, dans les années 1990, alors qu'il était DJ à la radio, plus exactement, « animateur-journaliste-producteur » dans des émissions où, à une heure d'aucune écoute, il égrenait ses observations « sur les noms des chiens dans les romans de Dostoïevski dans l'indifférence la plus totale ». Puis le voici jeté dans la boue des combats. Cris, blessures, soldats morts. La description, en troisième partie, de sa désertion mériterait d'être filmée par Sam Mendes en un long plan-séquence : « Je déserte ma guerre au petit matin du 27 juillet 1992. Tout est si naturel et simple. (...) Mon arme gît à mes pieds. La célèbre kalachnikov AK-47, une généreuse contribution russe à toutes les guerres modernes. Un corps parfait, allongé, une crosse en bois sur laquelle j'ai écrit NEVER MORE, au feutre noir. » **Didier Jacob**

